

Sortilèges

La tradition appliquée au ballet des astres

Marie-Andrée Lamontagne

Number 63, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2016). Review of [Sortilèges : la tradition appliquée au ballet des astres]. *L'Inconvénient*, (63), 43–45.

SORTILÈGES

(première partie)

La tradition appliquée au ballet des astres

Marie-Andrée Lamontagne

L'ennui avec les lecteurs professionnels, c'est qu'ils ne lisent pas léger, comme on le dit de voyager. Encombrés de leur bagage, c'est-à-dire de la multitude de signaux que leur longue fréquentation des livres leur a appris à décoder, ils abordent ceux-ci dans certaines dispositions d'esprit dont ils ne savent pas toujours se défaire. Le nom de l'éditeur, par exemple. Avant même d'avoir lu la première ligne, ils sont déjà conditionnés par l'enseigne, faisant certains rapprochements, établissant des filiations, alors que le lecteur commun (suivant la locution par laquelle Virginia Woolf désignait le destinataire idéal des notes critiques qu'elle signait dans le *Times*) s'en fiche le plus souvent.

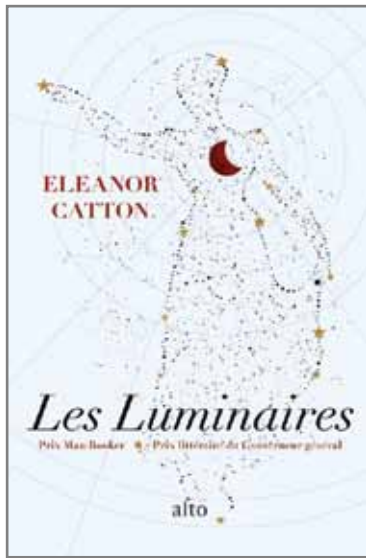
Cette attitude n'est pas toujours consciente, bien sûr. La plupart des lecteurs professionnels ne font pas étalage de leur savoir, pour la bonne raison qu'ils sont tout disposés à se croire le premier être humain devant le premier coucher de soleil, fort de considérations idoines, c'est-à-dire originales, inédites, inouïes. Sous leurs airs revenus de

tout, ils sont des enfants émerveillés. Telle maison d'édition créée au début du siècle dernier, avec ses grands fantômes qui vous toisent, ne peut être ainsi à leurs yeux qu'un gage de qualité. Et telle autre, au graphisme acide et pimpant, ne peut qu'accueillir les plumes les plus impertinentes de la littérature contemporaine. Quant aux lettres en relief et vernissées qui s'étalent sur une couverture à l'image accrocheuse, elles ne disent qu'un mot : best-seller. Selon ses goûts, on s'y précipite ou on passe son chemin, mais on n'est jamais trompé sur la marchandise, vous pensez bien. Sans parler des prix, des bandeaux, de la rumeur critique, de tout l'attirail déployé pour attirer le chaland, qu'il entre dans la catégorie des lecteurs dits ordinaires ou fasse partie du menu fretin des commentateurs patentés, aux opinions souvent à la remorque de quelques grands prescripteurs venus de loin.

Ainsi préparé à lire ce qu'il veut lire et armé de ses présupposés, le lecteur professionnel se fraie maintenant un chemin dans le texte. Le vilain mot que

voilà. Il sent son sous-Barthes. Appelons donc ce chat *roman*, puisque c'est le genre qui nous intéresse ici. Ce sera pour constater que dans ce domaine plus qu'ailleurs règne l'abondance. Le roman est si protéiforme que les lecteurs professionnels, faisant fi de toute prudence, multiplient les étiquettes sur les pots, quitte à devoir en changer selon les modes et les arrivages, sans qu'on sache ce qui des unes ou des autres donne le ton et guide les pratiques. C'est que depuis le temps, disons depuis Homère et le genre épique qui en fut le terreau, la machine roman est maintenant bien rodée, même si on peut penser que l'ère industrielle, avec son livre de poche, sa littérature de gare, sa réclame tapageuse, ses reliures brochées et non plus cousues, son papier qui jaunit inévitablement, ses auteurs prenant la pose devant – toujours devant – leur livre, en aura accéléré la cadence.

Les étiquettes ne sont pas uniquement affaire de commerçants. L'école, la société, la famille, pour peu qu'elles cherchent encore à former des adultes



cultivés, c'est-à-dire lecteurs, en font également usage. Du coup, quiconque a un peu de lettres sait que le 19^e siècle, dans la littérature occidentale, a produit le modèle – mille fois dépassé depuis, ont décrété les modernistes au début du siècle dernier – du grand roman réaliste, au nom de quoi l'intrigue, les personnages, les situations, les revers de fortune, les descriptions des décors et des sentiments concourent à créer cet objet imprimé presque toujours massif où le lecteur, tremblant et ravi, plonge maintenant – oups : plongeait jadis.

On n'écrit plus en effet ainsi à notre époque, décrètent les lecteurs professionnels qui n'ouvrent le roman du jour qu'après avoir jeté un coup d'œil sur les pots de l'étagère. Mais considérons un instant la fable qui fait de vous et moi des lecteurs candides. Nous aurions jeté aux orties les catégories habituelles de la critique. Nous aurions oublié l'histoire du roman. D'ailleurs, nous n'aurions pas lu tant de livres ni connu la chair triste. Notre vie serait faite d'un long loisir, exempt de la nécessité qui jette dehors, à la poursuite d'un gain improbable. Nous aurions notre petit banc préféré sous la tonnelle. C'est là que, après nous être adonnés à la correspondance du matin, l'esprit tranquille à l'idée de nous savoir à jour sur ce point, nous aurions plusieurs heures devant nous pour lire, avant que le soleil ne décline derrière les frondaisons, que l'air ne fraîchisse et ne nous oblige à nous replier au coin du

feu, où nous attendrait le plateau avec la rituelle théière et les petits gâteaux. Et dans notre giron, ce roman.

Vous n'en pouvez plus : son titre ? Avoue, misérable.

Les Luminaires, d'Eleanor Catton.

Alors nous sommes en Nouvelle-Zélande. En l'année 1866. Les esprits sont obsédés par la ruée vers l'or. Si l'Australie blanche fut à l'origine un vaste baignoire où l'Angleterre, commodément, se débarrassait de ses criminels, putains et autre gibier de potence, que dire de la Nouvelle-Zélande, sa voisine, qui se trouve un pas plus loin encore, aux antipodes ? Un jeune homme bien né, d'origine écossaise, Walter Moody, en rupture avec sa famille, ou plus exactement avec son père et son frère, qui ont abandonné le foyer pour chercher fortune, arrive un jour à Hokitika, petite ville-champignon de la côte Ouest, née dans la rosée de l'or. Les pluies abondantes et les brouillards rendent la navigation difficile dans le secteur, comme en témoignent les épaves qui pourrissent lentement dans le port. Ce jour-là, le trois-mâts barque *Adieu-vat* est d'ailleurs prudemment resté à quelques encablures, et c'est un petit transbordeur, une *allège*, selon le terme ancien spécialisé, qui conduit la demi-douzaine de passagers sur la terre ferme. Leurs malles suivront quand la météo le permettra.

Seul, sonné par une traversée rendue encore plus éprouvante par une certaine découverte dans la cale du navire et dont la teneur ne sera précisée au lecteur que plus tard, avançant sous des trombes d'eau, Walter Moody cherche refuge dans quelque hôtel, sans y regarder de trop près. Ce sera La Couronne. Dans sa chambre où l'on a fait du feu, il se sèche un peu, remet de l'ordre dans sa tenue, puis descend au fumoir où convergent, il le sait, les représentants du sexe fort, les dernières nouvelles, l'air du temps, les usages du monde, la vie.

Douze hommes sont là, debout, assis, buvant, fumant, en retrait ou appuyés contre la cheminée. Le jeune Écossais comprend bientôt qu'il est tombé sur un conseil sélect, convoqué en secret afin d'y voir plus clair dans les récents événements qui agitent la

ville. Qui est plus précisément ce jeune voyageur ? Qui sont ces hommes ? Que s'est-il passé ? À ces questions répondront en long et en large les 990 pages captivantes d'un roman à l'architecture complexe, nourri des récits des douze, auxquels s'ajoute celui de Moody, agencés et emboîtés avec un art sûr qui distille les éléments nécessaires à la compréhension de l'action et de ses enjeux et fait aisément oublier jusqu'à l'interlocuteur du moment, par la bouche duquel le récit est convoqué.

Cependant, l'*über*-narrateur, lui, rappelle périodiquement son existence au lecteur, à grands renforts de plaisants « nous interviendrons ici » ou « en voilà assez là-dessus », dans la plus pure tradition du roman réaliste – si tant est que nous ayons encore le droit, lecteurs candides que nous sommes redevenus, d'oser une telle comparaison. De même, les têtes de chapitre descriptives (du genre : « Où Gascoigne se souvient de sa première rencontre avec la putain ; un couteau sert à défaire plusieurs coutures ; les effets de l'épuisement se font sentir ; et Anna Wetherell formule une prière ») et l'orthographe ancienne privilégiée pour certains mots (par exemple, « remerciement ») sont autant de coquetteries utiles que la traduction française rend avec bonheur. L'ensemble crée un puissant effet de réel chez le lecteur, qui n'a aucun mal à se persuader qu'il est lui-même contemporain de l'histoire, du cadre, de l'action, du temps, des personnages, de la forme choisie pour la narration – en somme, qu'il écrit tout naturellement « remerciement » avec un accent circonflexe.

Mais il y a plus important que l'usage assumé, subtilement décalé, de procédés romanesques ayant fait leurs preuves. Les douze hommes du fumoir, avec leurs fortes personnalités, leurs mobiles, leurs passions et leurs actes, apparaissent peu à peu pour ce qu'ils sont : douze corps célestes, planètes ou étoiles qui, combinés à d'autres, absents du fumoir mais jouant un rôle tout aussi déterminant sur le cours des événements, forment le zodiaque, périodiquement redessiné dans le ciel à mesure que la Terre tourne sur elle-même. Que nous soyons de minuscules et insignifi-

fians voyageurs jetés dans l'immensité des cieux par décret divin, une poignée d'atomes aléatoirement agencés et appelés à se recomposer de la même façon, ou les jouets de forces inconnues qui nous dépassent : les religions, la philosophie et l'astrologie des temps anciens, avant qu'elle ne se distingue de l'astronomie et ne troque son statut de science pour finir en horoscope dans les journaux, l'ont dit et répété. Ce que montre et raconte avec brio ce roman, c'est la rencontre inéluctable entre un homme et une femme qui, tout en se sachant attirés l'un vers l'autre, et luttant avec une résolution inégale contre leurs propres faiblesses, les vicissitudes, les pièges et les obstacles jetés sur leur route, ne peuvent soupçonner qu'ils sont à ce point les deux faces d'une même pièce, les

deux composantes d'une figure gémellaire, en l'occurrence sous le signe des poissons, vouée à être réunie.

Y parviendront-ils ? On se gardera bien de répondre ici à la question. Ce serait priver le lecteur du plaisir de s'enfoncer dans une intrigue touffue, dont il soupçonnera, avec raison, qu'elle est aussi parfaitement réglée que le ballet des astres. Vers la fin, le même, c'est-à-dire vous et moi, fort de tout ce qu'il a compris au fil des pages, devenu aussi au fait de la réalité que le narrateur omniscient de jadis, percevra fort bien le mouvement giratoire créé à mesure que s'allongent des descriptions de tête de plus en plus circonstanciées et que s'abrègent les chapitres, réduits à quelque scène elliptique, vive, évocatrice. Il sentira sur sa nuque le souffle de ce

mouvement. Il s'y abandonnera. Car il sait que la réalité ne peut que jaillir une fois de plus de cette soupe primordiale. Laquelle ? C'est là toute l'entreprise d'écrire. ■

LES LUMINAIRES

Eleanor Catton

Traduit de l'anglais par Erika Abrams Alto, pour l'édition française au Canada, 2015, 990 p.

À venir dans le prochain numéro : SORTILÈGES (seconde partie), sur *L'infinie comédie* de David Foster Wallace (éd. de l'Olivier).



Je choisis

LE DEVOIR

Libre de penser